

ROCK & FOLK

HORS-SERIE N° 30

DECEMBRE 2014 - JANVIER 2015 / 9,90 €

BEL 10,90 € / CH 16,80 FS / LUX 10,90 € / PORTUGAL CONT 10,90 € / CAN 16,80 \$ CAN / ITA 10,90 € / DOM 10,90 € / N CAL (A) 2730 XPF
N CAL (S) 1540 XPF / POL (A) 2390 XPF / POL (S) 1690 XPF / GRE 10,90 € / MAR 120 MAD

555

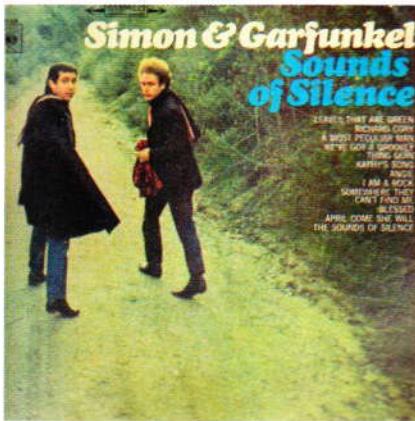
DISQUES

1954-2014
soixante ans de rock'n'roll

Éditions
Lamivère

L 19374 - 30 H - F : 9,90 € - RD





Simon & Garfunkel

"SOUNDS OF SILENCE"

COLUMBIA

19 66 Le duo avait publié un premier album en 1964, sans succès. Puis, l'année suivante, un producteur malin reprit l'une des chansons acoustiques de ce disque, "Sounds Of Silence", et y ajouta un accompagnement rock (batterie discrète, basse encore plus discrète et arpèges électriques, modèle déposé par Roger McGuinn), pour profiter de la vague folk-rock. Et ce fut un énorme succès. Du coup, il fallait un album, que voici. Enregistré à la va-vite par le duo reformé — les deux hommes s'étaient séparés, dépités — s'appuyant sur des chansons composées par Simon pour son premier album solo enregistré en Angleterre, auxquelles on ajouta les harmonies irréelles de Garfunkel (c'est tout ce qu'il sait faire, mais il le fait vraiment bien) et un accompagnement. Et cela donna ces douze petites perles, desquelles se détachent "Richard Cory" et surtout "I Am A Rock", qui sera un hit. Pour faire bonne mesure, il y a également une version en public et acoustique de "Homeward Bound" (leur deuxième succès) avec lequel les deux compères prouvent qu'ils ne doivent rien aux artifices de studio pour chanter magnifiquement. Le charme de cet album réside évidemment dans la combinaison magique des voix de ces deux chanteurs d'exception, et dans les arrangements, pompés à droite et à gauche, histoire essentiellement de faire Dylan, qui devraient apparaître opportunistes — ils l'étaient — mais qui, avec le temps, possèdent une fraîcheur réjouissante. A noter le sobre "Kathy's Song" qui reprend avec bonheur la formule une guitare/ deux voix (prouvant que le duo n'avait en réalité nul besoin d'autre chose) et la présence incongrue du fameux "Anji", instrumental de Davey Graham que tous les guitaristes de l'époque savaient jouer, hommage de Paul Simon à son maître anglais resté dans l'ombre.

STAN CUESTA



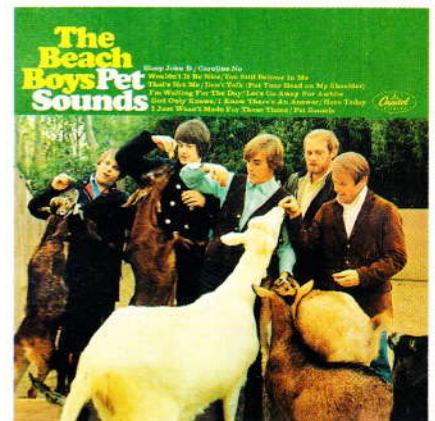
The Rolling Stones

"AFTERMATH"

DECCA

19 66 "What a drag it is... getting o-o-old !!!" Les Rolling Stones sont tous les cinq tassés dans la seringue de leur légende, Andrew Loog Oldham est aux manettes, Brian Jones est encore le plus beau et déjà le seul à ne pas fixer l'objectif sur la pochette (violet/ fondu au noir) et le tandem Jagger-Richards signe pour la première fois tous les titres de l'album (plus de Nanker-Phelge pseudo-collectif, ni de vieux nègres nécessaires...). "Aftermath" ou la libération des amarres. Pas le langage : issu du rhythm'n'blues noir américain dur de dur, le gang de Richmond vise la suprématie rock'n'roll universelle via une personnalisation à outrance du vieil idiome. Les Rolling Stones veulent le meilleur de deux mondes et l'obtiennent sur ces quelque quarante-cinq minutes de délire quasi comateux shooté aux amphétamines presque naturelles de l'ambition pure et à l'ironie mordante des challengers : face à eux, mais toujours au dessus, les Fab Four revolverisent dans tous les sens, lâchant la rampe rock et oublient les docks de Liverpool une fois pour toutes. D'où l'occupation du terrain déserté, terrain vague propice aux jeux des enfants sauvages mais avertis que sont devenus les Stones, au forceps de l'instinct de compétition. A partir de là, rien ne les arrêtera plus que les ravages induits par la lutte, le temps... et leurs propres limites. Lesquelles, pour l'heure, n'apparaissent même pas au fond du fond de l'horizon : "Mother's Little Helper" (remplacé par le non moins phénoménal "Paint It Black" sur la version US) est ravageur, "Lady Jane" ensorcelant, "Under My Thumb" et "Stupid Girl" fascinent par leur sottise avantageuse. "Out Of Time" transperce, "Going Home" achève : ces mecs ne sont pas montés jusque-là pour s'en laisser compter et ils ramassent la mise en rigolant. La mise, ce sont les belles filles et les mauvais garçons. Le "Sel De La Terre" : "Take It Or Leave It". Alors on a pris...

FRANCOIS DUCRAY



The Beach Boys

"PET SOUNDS"

CAPITOL

19 66 Titre crétin, pochette idiote pour un groupe au nom stupide... Et pourtant. Celui-là aura fait couler beaucoup d'encre et généré peu de débats. C'est l'unanimité absolue et pas seulement chez les idiots. "Pet Sounds", pour les retardataires, est néanmoins inénarrable sans évoquer quelques faits. En vrac, Brian Wilson, bouddha fraîchement échappé d'une culture surf dont il n'avait que foutre, était bien plus fan des Beatles que du Chuck Berry qu'il s'était appliqué à détourner depuis la naissance de son groupe consanguin. En décembre 1965, il écoute "Rubber Soul". Il voit Dieu et la Vierge. "Gil, je vais faire un disque qui ne sera que joie et amour. Le plus grand de l'histoire du rock." Il part en croisade, se voit Messie... Profite que ses benêts de frères et cousins soient sur la route avec le Witchita Lineman Glen Campbell pour écrire son grand œuvre, qui sera sensé magnifier Spector, Bach, inventeur du contrepoint, et McCartney. "Rubber Soul" était sorti en Amérique sans le moindre single l'accompagnant. L'ère de l'album était désormais aveuglante. Celle de "California Girls" appartenait au passé. Le sens de la compétition ayant toujours engendré les meilleurs disques, "Pet Sounds", aujourd'hui encore, met Macca très mal à l'aise. "Revolver" était déjà sorti lorsqu'il entendit ce manifeste de pop baroque. Son instrumentation apparemment simple mais en réalité tellement fine, ces odes au bonheur que sont "God Only Knows" (selon le bassiste, la "plus grande chanson jamais enregistrée"), l'instrumental fantastique "Let's Go Away For Awhile" ou les proprement terrassants "Caroline No" et "I Know There's An Answer" (accompagné sur le CD par son impérial frère siamois "Hang On To Your Ego"), tout ici était absolument neuf, le génie de Wilson étant justement d'avoir voulu surpasser les Fab Four plutôt que de les égaler. D'où la suite logique, "Sgt Pepper's..." et son emphase qui a tant vieilli aujourd'hui. Les morceaux de "Pet Sounds" sont pour l'auditeur plus que des amis chers. On parlerait plutôt de confidents, ces petits diamants jouant leur rôle à la perfection : on peut se projeter là-dedans. Cette matière parle et vit, même si son embarrassant génie onirique en fait un disque totalement irréel et parfois absolument inapprochable. En ce sens, "Pet Sounds" est certainement plus proche des chefs-d'œuvre de Motown que de "Revolver" ou "Sgt Pepper's...". Et c'est tant mieux.

NICOLAS UNGEMUTH



The Jam

"IN THE CITY"

POLYDOR

1977 Autant le dire d'office, il ne s'agit certainement pas du meilleur album des Jam. "All Mod Cons" ou "Setting Sons", voire "Sound Affects" correspondent mieux à cette appellation, mais "In The City" reste l'un des plus fascinants premiers albums jamais enregistrés par un groupe. Avec un Weller ayant à peine dix-huit printemps, cette réunion de ploucs — ils viennent de Woking et non de Londres — signe ici un manifeste franchement imparable. Paul Weller donc, jeunot provincial étant le seul à porter parka et rouler Vespa en 1975, vénère Dr Feelgood, les Beatles, Motown et le premier album des Who qu'il vient à peine de découvrir et qui a changé sa vie une première fois. La seconde arrivera quelques mois plus tard, lorsqu'il verra les Sex Pistols sur scène. Son groupe existant déjà depuis 1973 resserre sérieusement les boulons et le gamin affiche, à peine majeur, des allures d'enragé réactionnaire, ce qui n'est pas franchement la mode à l'époque. On trouve donc, sur ce premier jet enregistré en quelques heures, les influences pub rock ("Takin' My Love", "Time For Truth"), celles omniprésentes du premier Who ("In The City", la reprise du thème de Batman, "Bricks And Mortars" et l'immense "Away From The Numbers") mais également l'héritage soul ("Non Stop Dancing", ode aux Allnitters du casino Wigan), ce qui distingue les Jam de tous les groupes punk anglais de l'époque et permet également à Weller de signer à ce si jeune âge l'un de ses plus beaux morceaux, l'impérissable "I Got By In Time". Le plus fascinant dans cet album est d'ailleurs précisément de découvrir ou redécouvrir un Weller mal dégrossi, beuglant des textes bien maladroits ("In The City", "Time For Truth"), avec une grosse voix de pure teigne carburant à la nitroglycérine, arrachant le tout dans un marathon de guitares remarquablement cinglantes et mélodiques. On l'a connu plus sophistiqué, et surtout plus adulte, à des âges encore anormalement jeunes ("All Mod Cons" paraît seulement un an plus tard). "In The City" montre donc le germe, l'embryon de ce qui allait devenir l'un des personnages les plus fascinants et les plus paradoxaux de la pop anglaise.

NICOLAS UNGEMUTH



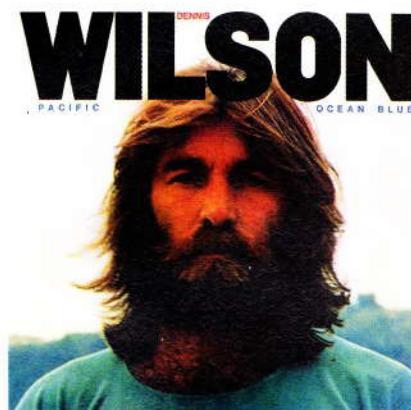
Bob Marley & The Wailers

"EXODUS"

ISLAND

1977 En 1977, Bob Marley a déjà enregistré cinq albums pour Island, sa renommée étant devenue planétaire avec des titres de la trempe de "I Shot The Sheriff" ou "No Woman No Cry". Victime d'une tentative d'assassinat qui l'a forcé à quitter la Jamaïque, il n'en continue pas moins sa croisade rasta avec des Wailers sensiblement remaniés qui accueillent le guitariste Julian Junior Marvin, le percussionniste Alvin Seeco Patterson et Tyrone Downie aux claviers. Complété par les frères Barrett à la rythmique, un trio de cuivres et les I-Threes aux chœurs, ce personnel parfaitement huilé permet à Marley d'enregistrer l'un des meilleurs disques de sa carrière. Recelant une poignée de tubes universels, "Exodus" est également remarquable par la qualité de certains morceaux qui paient moins de mine au premier abord. On pense au revendicatif "The Heathen" et à "Turn Your Hearts Down Low", moments intenses de poésie amoureuse. Si Bob Marley a adouci son discours et son reggae, il n'en reste pas moins un superbe compositeur lorsqu'il rend hommage sous forme d'une charmante comptine ("Three Little Birds") à ses choristes : sa femme Rita, la légendaire Marcia Griffiths et Judy Mowatt. Certains prétendent que ce morceau était en fait dédié à Cindy Breakespear, alors Miss Monde mais également maîtresse de Marley dont elle aura d'ailleurs un enfant... Ouvrant impeccablement "Exodus", "Natural Mystic" est aussi dépouillé de fioritures inutiles mais proprement envoûtant alors que "So Much Things To Say" est inondé des chœurs savoureux des I-Threes. Parfait exemple de ce reggae vintage qu'on produisait dans les années 70, "Jamming" et son tempo plus saccadé méritent d'être inscrits au panthéon de Marley tant ce hit irrésistible n'a pas pris une ride. Il en est de même pour "Waiting In Vain", chanson d'amour qui fait frémir de bonheur tant la voix du leader des Wailers est émouvante quand il évoque un amour impossible. Déjà enregistré en 1966 à l'époque où Bob Marley formait un trio vocal avec Peter Tosh et Bunny Wailer, "One Love/People Get Ready" a fait fondre plusieurs générations de terriens, de Oulan-Bator à Djakarta via Brazzaville et Vancouver. Un titre au discours universel et d'une incroyable opulence mélodique qui voit un Marley au sommet de son art, jonglant avec charisme et langueur. Un must.

CYRIL DELUERMOZ



Dennis Wilson

"PACIFIC OCEAN BLUE"

CARIBOU

1977 Dans l'imagerie bon enfant des Beach Boys des débuts, Dennis a tout de suite été cantonné au rôle du bon gars, du type insouciant. Le batteur, après tout, était celui qui pratiquait le surf (contrairement à ses frères), roulait en Corvette, portait des chemises hawaïennes et ramassait les filles sans effort. Comment deviner alors que celui-ci pouvait composer des chansons si belles ? Dans son coin, au cours de ces interminables moments d'oisiveté qu'offrent les tournées, Dennis a appris le piano sur le tas. Il place d'ailleurs quelques compositions sur les albums post-"Pet Sounds" du groupe, discrets bijoux tels que "Little Bird" ou "Forever". Alors que les Beach Boys continuaient leur cahoteux parcours, Wilson a mis de côté quelques compositions co-écrites avec une nouvelle bande d'amis, Steve Kalinich, Daryl Dragon et Gregg Jakobson. C'est avec ce dernier à la console et une cohorte de musiciens de séance californiens qu'il commence en 1976 à enregistrer au studio Brother de Santa Monica, propriété de ses frères Carl et Brian. Dennis a alors 32 ans, sa voix n'a plus grand-chose à voir avec le timbre angélique qui assurait le lead de "Do You Wanna Dance?". On entend le whisky, la décadence et la désillusion, les clopes, la dope et les peines de cœur dans "Pacific Ocean Blue". Un disque à la désarmante sincérité. Musicalement, avec ses batteries mates, ses cuivres et ses arrangements virtuoses, l'album est une superproduction typique de l'époque où Fleetwood Mac et Eagles régnaient. A cette différence près que Denny se livre sans effet de manche. Le boogie glauque réglementaire est là ("Friday Night"), le gospel blanc aussi ("The River Song"), mais c'est avec ses ballades d'alcool que le barbu à la voix éraillée met tout le monde à terre : "Moonshine", "Farewell My Friends" ou la gigantesque "Thoughts Of You" sont aussi impudiques que bouleversantes. Ces douze titres de pop californienne léchée mais à l'âme brisée offrent à l'artiste un appréciable succès d'estime. Qui n'enrayera pas son irrémédiable chute, une délicieuse relation avec Christine McVie, une cure de désintox, puis une mortelle noyade en 1983. A l'émerveillement général l'album a été réédité en 2008, garni d'inédits d'époque aussi excellents et d'un album postérieur inachevé, "Bambu", où l'artiste chante son existence de clochard ("He's A Bum").

BASILE FARKAS